Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

45 | 2012

Le quotidien des techniques

Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*

collection L'Univers historique, Paris, Le Seuil, 2012, 320 p. ISBN :
978-2-02-105698-3. 23 euros.

François Jarrige

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4354>

DOI : 10.4000/rh19.4354

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2012

Pagination : 187-189

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

François Jarrige, « Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique* », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 45 | 2012, mis en ligne le 02 avril 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/4354> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rh19.4354>

Ce document a été généré automatiquement le 10 décembre 2020.

Tous droits réservés

Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*

collection L'Univers historique, Paris, Le Seuil, 2012, 320 p. ISBN : 978-2-02-105698-3. 23 euros.

François Jarrige

RÉFÉRENCE

Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, collection L'Univers historique, Paris, Le Seuil, 2012, 320 p. ISBN : 978-2-02-105698-3. 23 euros.

- 1 On aurait parfois tendance à l'oublier, mais l'histoire possède – lorsqu'elle est bien faite – une force critique extraordinaire. Par sa capacité à décentrer notre regard en éclairant les configurations passées, elle peut nous aider à dévoiler les enjeux du présent. L'une des forces du livre de Jean-Baptiste Fressoz, maître de conférences à l'*Imperial College* (Londres), est précisément de nous rappeler cette grandeur du métier d'historien. Dans *L'Apocalypse joyeuse*, l'auteur propose une histoire politique du risque technologique et défend une idée forte : l'Europe n'a pas attendu l'ère postmoderne pour penser le risque ; les acteurs du XIX^e siècle positiviste et industriel n'ont cessé de percevoir et de penser les dangers du progrès, mais ils ont choisi de passer outre consciemment.
- 2 Le titre, au premier abord assez mystérieux, décrit « l'étrange climat actuel » : nous sommes au bord du gouffre mais nous semblons joyeux d'en avoir enfin pris conscience ! Le point de départ du livre réside en effet dans la critique des discours philosophiques et sociologiques sur « la société du risque » (ceux d'Ulrich Beck ou d'Anthony Giddens notamment¹) qui tendent à devenir la doxa de l'ère du « développement durable ». Pour ces auteurs, l'inconscience passée aurait laissé la place à une prise de conscience inédite qui nous rendrait enfin clairvoyants à l'égard

des risques et menaces de l'agir technique moderne. Selon l'auteur, l'un des principaux défauts de ces analyses, comme du thème de la réflexivité postmoderne, est dans son manque d'attention au passé. L'enjeu du livre est donc de combattre cette « abstraction du passé » en redonnant la parole aux contemporains de la « révolution industrielle », en étant attentif à ce qu'ils faisaient et disaient. Il s'agit « de pointer certaines faiblesses de la sociologie du risque et de remplacer ses grandes oppositions diachroniques par un récit historique, annulant ainsi l'illusion réconfortante de notre exceptionnalité » (p. 294).

- 3 L'auteur propose donc une approche historique du risque technologique, il écrit peut-être l'une des premières histoires écologiques – et non pas de l'écologie – pour notre temps. Il s'appuie pour cela sur trois terrains principaux suivis à travers l'examen de divers cas de controverses technologiques et environnementales qui ont traversé les sociétés française et anglaise entre les années 1750 et 1850. Le premier concerne le champ médical avec les débats sur l'inoculation de la petite vérole puis la vaccination antivariolique au XVIII^e siècle ; le second examine les conflits qui accompagnent le développement de la chimie au début du XIX^e siècle ; le dernier relève davantage du risque technique proprement dit avec les controverses autour du gaz d'éclairage en ville ou les explosions de machines à vapeur. L'un des points forts du livre – mais qui apparaîtra sans nul doute à certains comme sa faiblesse – réside dans sa capacité à relier des univers historiographiques cloisonnés dans un même récit global et cohérent. Fondé sur des recherches inédites, une bibliographie érudite, et une très fine connaissance de l'histoire des sciences, l'auteur revisite des terrains déjà connus de l'historiographie auxquels il donne un éclairage neuf.
- 4 Chacune des controverses permet de montrer combien les acteurs de l'époque étaient conscients des risques ; c'est l'aveuglement des sociologues et des historiens ultérieurs qui a empêché d'entendre et de comprendre leurs revendications. L'auteur montre surtout comment cette réflexivité des contemporains a été résorbée par de multiples logiques de normalisation : le recours aux normes techniques, aux procédures de régulation, à l'hygiène publique, tout cela aurait permis de créer « un savoir - désinhibiteur » destiné à faire accepter la modernité technologique. Les analyses consacrées aux régulations sont centrales dans la démonstration. L'auteur suggère par exemple que la prise en compte du risque professionnel à la fin du XIX^e siècle ne doit pas être pensée comme « un dispositif de régulation d'un monde auparavant libéral, mais, bien au contraire, comme la solution promue par les industriels et les assureurs à la crise d'une régulation préalable, beaucoup plus contraignante, reposant sur la norme de sécurité » (p. 279). En étudiant comment l'administration réduisit les critiques pour qu'advienne l'ère industrielle, l'ouvrage démontre que la modernité technique fut beaucoup moins aveugle qu'aveuglée. L'invention de la norme technique portait ainsi en elle la victoire du nouveau complexe étatico-industriel, et l'impératif technologique s'est peu à peu imposé grâce au triomphe du gouvernement des savants. Tout le livre peut être lu comme une tentative pour cerner comment le gouvernement des hommes qui s'invente au XIX^e siècle s'employa à travers de multiples dispositifs à « ajuster le monde à l'impératif technologique » (p. 286).
- 5 L'analyse exigeante et inventive de Jean-Baptiste Fressoz offre un récit neuf, puissant et souvent original des modes de construction de la modernité techno-industrielle et des conditions de son imposition². Comme tout travail ambitieux, il invite évidemment à la discussion et de futures recherches ne manqueront pas d'approfondir ou de contester

certaines hypothèses et formulations de l'auteur. L'ouvrage semble par ailleurs traversé par une ambiguïté : il affirme que les acteurs du passé connaissaient les risques, que de nombreux groupes ont contesté les trajectoires industrielles en devenir, mais on aimerait mieux comprendre l'historicité et les reconfigurations de ces critiques. Ainsi, s'il y a bien eu normalisation et invisibilisation des risques au cours du XIX^e siècle, la critique a donc été résorbée au profit d'une croyance nouvelle dans le progrès par la technologie. Mais l'analyse s'achève au milieu du XIX^e siècle et nous dit peu de chose de la période qui s'étend de 1860 aux années 1970. Or, durant cette phase de triomphe de l'industrialisme il y a bien eu une inconscience généralisée particulièrement prégnante, en dépit de multiples paroles isolées qui ont pu continuer à s'exprimer. Dès lors, plutôt qu'à l'émergence d'une prise de conscience inédite, n'assistons-nous pas au moins depuis les années 1970 à une nouvelle forme de réflexivité qui renouerait, tout en s'en distinguant évidemment, avec nombre d'interrogations et de questionnements posés par les contemporains de la grande transformation des années 1750-1850 ?

- 6 Cette ambiguïté tient aux conclusions finalement très pessimistes du livre. Pour Jean-Baptiste Fressoz, la réflexivité et la prise de conscience de notre époque ne sont que des illusions : « loin d'être devenues réflexives, nos sociétés contemporaines fétichisent comme jamais l'innovation » (p. 298). La prise de conscience écologique ne serait donc que le dernier avatar, sans doute le plus subtil et le plus efficace, des moyens déployés par le capitalisme industriel pour imposer sa puissance et son projet de domination du monde. En éclairant notre situation d'une façon originale, le détour par l'histoire du XIX^e siècle proposé par l'auteur nous aide à nous déprendre des illusions contemporaines, c'est sa plus grande force et son principal enseignement.

NOTES

1. Ulrich Beck, *La Société du risque. Sur la voie d'une autre modernité*, Paris, Le Seuil, 2001 [1986] ; Anthony Giddens, *Les conséquences de la modernité*, Paris, L'Harmattan, 2000 [1991].

2. Qu'on me permette de souligner que le livre participe à cet égard d'un mouvement historiographique récent plus large, empruntant des chemins divers, qui vise à mieux historiciser les conditions d'imposition du capitalisme industriel au tournant des XVIII^e et XIX^e siècles, et ses effets sociaux et écologiques ; projet qui est par exemple au cœur de l'histoire des pollutions industrielles de Thomas le Roux (*Le laboratoire des pollutions industrielles. Paris, 1770-1830*, Paris, Albin Michel, 2010) ou de mon travail sur les conflits anti-machinistes et leur résorption au début du XIX^e siècle (*Au temps des « tueuses de bras ». Les bris de machines à l'aube de l'ère industrielle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009).